

Sommaire

Note d'intention	4	Hélène Cadou (1922–2014)	49
Crédits	4	<i>Pour un éclair de bonheur</i>	
Tristan Corbière (1845–1875)	7	<i>Guetter les transparents</i>	
<i>Le mousse</i>		<i>Faire de son dimanche</i>	
<i>Le Crapaud</i>		Georges Perros (1923–1978)	55
<i>Rondel</i>		Émilienne Kerhoas (née en 1925)	61
Max Jacob (1876–1944)	13	<i>Je suis la mendiante</i>	
<i>Jeunes filles modernes à Douarnenez</i>		<i>Enfance</i>	
<i>Le Phare d'Eckmühl</i>		<i>Mon adolescence</i>	
<i>La vraie jeunesse</i>		Xavier Grall (1930–1981)	67
Anjela Duval (1905–1981)	19	<i>Les marins</i>	
<i>Seconde enfance</i>		<i>Marais de Yeun Elez</i>	
<i>Karantez-vro</i>		<i>Irish Blues</i>	
<i>Ma petite maison</i>		Gérard Le Gouic (né en 1936)	73
Guillevic (1907–1997)	25	Gilles Baudry (né en 1948)	79
<i>Le menuisier</i>		Yvon Le Men (né en 1953)	85
Armand Robin (1912–1961)	31	<i>Ce matin-là</i>	
<i>L'illettré</i>		Louis Bertholom (né en 1955)	91
<i>Quarante vies</i>		<i>Brouillard</i>	
<i>Lettre à mon père</i>		Bibliographie sélective	96
Pierre-Jakez Hélias (1914–1995)	37		
<i>Ils sont partis (fragment)</i>			
<i>La fille de la palud</i>			
René Guy Cadou (1920–1951)	43		
<i>Les fusillés de Châteaubriant</i>			
<i>J'ai toujours habité</i>			
<i>Automne</i>			



Tristan Corbière (1845–1875)

Édouard-Joachim Corbière est né à Ploujean (aujourd'hui Morlaix) le 18 juillet 1845. Son père, Édouard Corbière, était un armateur prospère et un romancier reconnu. Édouard-Joachim, lui, préféra vite se faire appeler Tristan. Quelle mélancolie profonde lisait-il dans ce prénom qu'il ne quitterait plus ? Tuberculeux, rachitique, persuadé d'être résolument laid, il passa les jours noirs de sa vie écourtée par la maladie à se venger de ses disgrâces et chagrins, à accabler de canulars les habitants de Roscoff, port de Bretagne nord, où il s'était installé. Eux le surnommaient « An Ankou » – la mort, en langue bretonne. Sa vie est l'histoire d'un naufrage. Rentier marginal, il vécut sans amours, sans enfants, sans diplômes, sans emploi, sans statut, et mourut avant d'avoir atteint l'âge de trente ans. Ses deux plaisirs étaient de courir sur les flots dangereux de la Manche en manœuvrant son voilier et d'écrire des poèmes et quelques textes en prose.

Son unique recueil de poèmes, *Les Amours jaunes*, refuse presque tous les modèles littéraires alors en vigueur. Ponctuant abondamment et de manière très expressive, brisant ses vers, refusant la douceur et la musicalité classiques, préférant le choc sourd d'allitérations et d'altérations inattendues, le jeune poète peint avec une dérision particulièrement amère ses expériences de mal aimé et de malheureux. Ses sarcasmes, sa violence sourde, ses ricanements meurtris sont « jaunes » justement. Son livre n'eut pratiquement aucun succès au moment de sa publication, en 1873. Il fallut attendre dix ans pour que Paul Verlaine le révèle au public dans son livre *Les Poètes maudits*. Et ce n'est que plus tard encore, au xx^e siècle, que la valeur novatrice de son expression poétique commençât enfin d'être pleinement reconnue.

Le mousse

Mousse : il est donc marin, ton père ?...
– Pêcheur. Perdu depuis longtemps.
En découchant d'avec ma mère,
Il a couché dans les brisants...

Maman lui garde au cimetière
Une tombe – et rien dedans –
C'est moi son mari sur la terre,
Pour gagner du pain aux enfants.

Deux petits. – Alors, sur la plage,
Rien n'est revenu du naufrage ?...
– Son garde-pipe et son sabot...

La mère pleure, le dimanche,
Pour repos... Moi : j'ai ma revanche :
Quand je serai grand – matelot ! –

(Baie des Trépassés) •

*Les Amours jaunes,
Le livre de Poche,
réédition 2003*



Le Crapaud

Un chant dans une nuit sans air...
– La lune plaque en métal clair
Les découpures du vert sombre.

Un chant ; comme un écho, tout vif
Enterré, là, sous le massif...
– Ça se tait : Viens, c'est là, dans l'ombre...

– Un crapaud ! – Pourquoi cette peur,
Près de moi, ton soldat fidèle ?
Vois-le, poète tondu, sans aile,
Rossignol de la boue... – Horreur ! –

... Il chante. – Horreur !! – Horreur pourquoi ?
Vois-tu pas son œil de lumière...
Non : il s'en va, froid, sous sa pierre.
.....
Bonsoir – ce crapaud-là c'est moi.

(Ce soir, 20 Juillet.) •

*Les Amours jaunes,
Le livre de Poche,
réédition 2003*

Rondel

Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !
Il n'est plus de nuits, il n'est plus de jours ;
Dors... en attendant venir toutes celles
Qui disaient : Jamais ! Qui disaient : Toujours !

Entends-tu leurs pas ?... Ils ne sont pas lourds :
Oh ! les pieds légers ! – l'Amour a des ailes...
Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles !
Entends-tu leurs voix ?... Les caveaux sont sourds.

Dors : il pèse peu, ton faix d'immortelles ;
Ils ne viendront pas, tes amis les ours,
Jeter leur pavé sur tes demoiselles...
Il fait noir, enfant, voleur d'étincelles ! •

*Les Amours jaunes,
Le livre de Poche,
réédition 2003*



Max Jacob (1876–1944)

Max Jacob est né à Quimper dans une famille d'antiquaires juifs installée depuis peu en Finistère. En 1894, il quitte la Bretagne pour poursuivre ses études supérieures à Paris. Il y lie vite des amitiés avec les poètes Guillaume Apollinaire et Pierre Reverdy ainsi qu'avec le peintre Pablo Picasso. Bouleversé par une vision du Christ, il se convertit au catholicisme et reçoit le baptême en 1915. Sa conversion le mène à une retraite de vingt-trois ans à Saint-Benoît-sur-Loire. De là, il établit une correspondance nourrie avec de nombreux artistes et écrivains, dont le jeune René Guy Cadou. D'abord auteur d'ouvrages pour enfants, il cherche à affirmer sa part bretonne dans les *Poèmes de Morven le Gaélique*, sans éviter toujours le piège de l'imitation folklorique ou amusée de la « gwerz ».

Et c'est donc paradoxalement dans son recueil le plus connu, *Le Cornet à dés*, qu'on trouvera la marque la plus authentiquement celtique de ses écrits, celle qui échappe le plus résolument au réalisme. Arrêté comme Juif par les gendarmes français en février 1944, Max Jacob est transféré au camp de concentration de Drancy, en attente de déportation. Très malade, laissé sans soins, il y meurt le 5 mars en ayant eu le temps de demander à être enterré selon les rites catholiques : « J'ai vécu pour cette passion. »



Jeunes filles modernes à Douarnenez

Avec les brevets et les certificats
il n'y a plus de pen-sardines
qui ne veuille devenir madame.
Adieu, petites coiffes serrées et tabliers roses
Je serai comme la femme du maire
Je serai comme la femme du docteur
Je serai comme les dames d'usinières.
À nous aussi des robes sur la plage
et des raquettes pour jouer au tennis
Un amoureux ou deux autour de moi
s'ils sont riches j'irai dans les autos.
En attendant me voici receveuse des postes
me voici infirmière diplômée
institutrice au coin de la lande.
À la ferme j'avais compagnie
le soir pour filer à la veillée
maintenant je suis toute seule
avec mon chapeau et mon miroir !
Hélas mon cœur n'a pas changé
il saute quand passe un garçon
et j'ai peur quand il y a du vent. •



Le Phare d'Eckmühl

Le Phare d'Eckmühl est une grosse lanterne.
Si tu as perdu ta route sur la lande tu regardes à droite ou à gauche et tu vois où est Saint-Guérolé.
Depuis que je vous connais, Marie Guiziou, j'ai cherché vos yeux sur toutes les mers de cette terre-ci.
Mais vos yeux tournent de côté et d'autre partout où il y a des amoureux.
Marie Guiziou, Marie Guiziou ! La vie est comme la lande pour moi et vous êtes pour moi comme le phare d'Eckmühl.
Marie Guiziou ! Ma vie est comme l'océan autour de Penmarch ! et si je ne vois vos yeux, je suis un naufragé sur les rochers. •

*Poèmes de Morven le Gaélique,
Gallimard,
1955*



La vraie jeunesse

L'enfance demeure la dernière au fond de l'homme qui s'éteint.
Le poète-enfant demeure un renaissant matin.
Ombre de moi qui fus, reconnais-tu mes ombres ?
J'entends mes cris jadis de haine ou de triomphe.
Ombres de moi je vois le jeune homme au rocher
Abrité par ses pleurs contre le crépuscule.
À la main : une canne ayant beaucoup marché,
Un crayon bon marché, un coin de papier bulle.
Est-ce vous ? est-ce moi ? il était de Bretagne
Pays qui tient du prêtre et du tzigane !
En me rencontrant tout à coup, je m'écoute palpiter d'aise.
Reconnais-toi ! le même enfant de la falaise ! •



Anjela Duval (1905–1981)

Anjela Duval est née au Vieux-Marché (Côtes-d'Armor, alors Côtes-du-Nord) le 3 avril 1905. Elle ne quittera pratiquement jamais sa petite ferme de Traon an dour, tenue d'abord par ses parents et dont elle héritera à la mort de sa mère en 1951. Comme beaucoup d'enfants de sa génération, elle fréquente l'école primaire pendant seulement trois ans. S'exprimant naturellement en langue bretonne, elle se met à l'écriture de poèmes à partir des années 1960 et est d'abord publiée par des revues littéraires bretonnes. Ses textes sensibles qui évoquent son existence quotidienne de fermière, ses difficultés et sa grande solitude mais aussi l'enchantement qu'elle éprouve à vivre dans la beauté de son pays de Bretagne retiennent l'attention de très nombreux lecteurs.

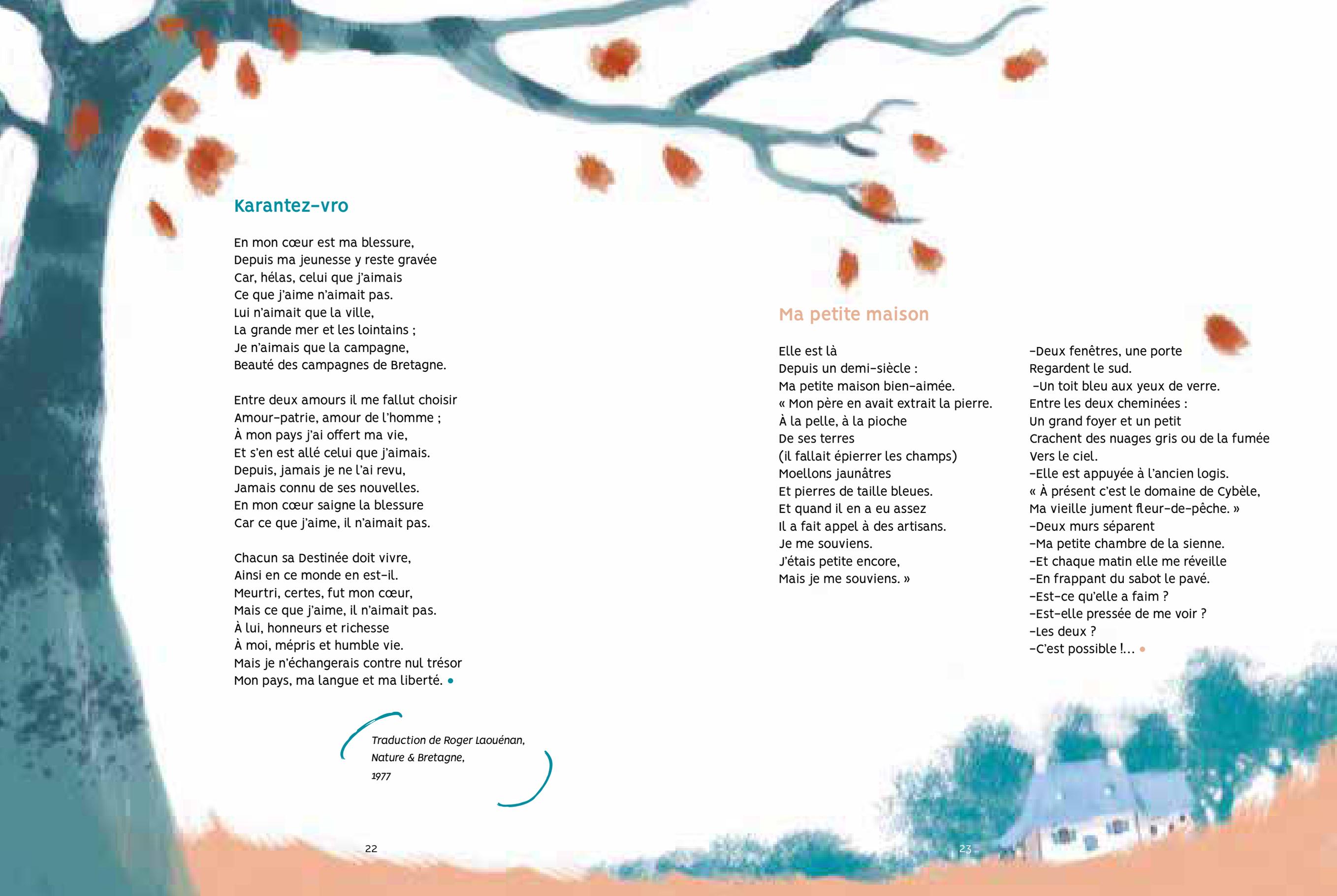
Dans les années 1960 et 1970, des émissions de radio et de télévision s'intéressent à elle, l'interrogent et font découvrir au grand public son existence résolument paysanne et sa « double vie » de poète. Elle fascine et inspire de nombreux chanteurs et chanteuses qui, hier et aujourd'hui, mettent ses textes en musique et contribuent ainsi à les faire connaître par des dizaines de milliers de personnes. C'est le cas notamment de Gilles Servat, Gwennin et Nolwenn Leroy. Après sa disparition en 1981, ses *Œuvres complètes* sont éditées et traduites en langue française. Elles suscitent encore aujourd'hui l'intérêt d'un vaste public sensible à cette voix poignante surgie du fond des terres bretonnes.

Seconde enfance

Au moulin du temps, j'ai moulu
Les guenilles de ma jeunesse
Tous les haillons de ma beauté,
Les lambeaux de mes rêves,
Les caprices, les fantaisies,
Et les peines, et les deuils.
Tous trempés de sueur et de larmes.
Cuisant la pâte
Au feu ardent de mon cœur,
J'en ai tiré des pages,
Repassées et polies,
Au fer de ma volonté.
Dessus j'écrirai,
En couleur de mes rêves,
Les imaginations insensées
De ma seconde enfance,
Dans la merveilleuse langue de mon peuple. •

*Oberenn Glok, Œuvres complètes,
Mignoned,
réédition 2000*





Karantez-vro

En mon cœur est ma blessure,
Depuis ma jeunesse y reste gravée
Car, hélas, celui que j'aimais
Ce que j'aime n'aimait pas.
Lui n'aimait que la ville,
La grande mer et les lointains ;
Je n'aimais que la campagne,
Beauté des campagnes de Bretagne.

Entre deux amours il me fallut choisir
Amour-patrie, amour de l'homme ;
À mon pays j'ai offert ma vie,
Et s'en est allé celui que j'aimais.
Depuis, jamais je ne l'ai revu,
Jamais connu de ses nouvelles.
En mon cœur saigne la blessure
Car ce que j'aime, il n'aimait pas.

Chacun sa Destinée doit vivre,
Ainsi en ce monde en est-il.
Meurtri, certes, fut mon cœur,
Mais ce que j'aime, il n'aimait pas.
À lui, honneurs et richesse
À moi, mépris et humble vie.
Mais je n'échangerais contre nul trésor
Mon pays, ma langue et ma liberté. •

*Traduction de Roger Laouénan,
Nature & Bretagne,
1977*

Ma petite maison

Elle est là
Depuis un demi-siècle :
Ma petite maison bien-aimée.
« Mon père en avait extrait la pierre.
À la pelle, à la pioche
De ses terres
(il fallait épierrer les champs)
Moellons jaunâtres
Et pierres de taille bleues.
Et quand il en a eu assez
Il a fait appel à des artisans.
Je me souviens.
J'étais petite encore,
Mais je me souviens. »

-Deux fenêtres, une porte
Regardent le sud.
-Un toit bleu aux yeux de verre.
Entre les deux cheminées :
Un grand foyer et un petit
Crachent des nuages gris ou de la fumée
Vers le ciel.
-Elle est appuyée à l'ancien logis.
« À présent c'est le domaine de Cybèle,
Ma vieille jument fleur-de-pêche. »
-Deux murs séparent
-Ma petite chambre de la sienne.
-Et chaque matin elle me réveille
-En frappant du sabot le pavé.
-Est-ce qu'elle a faim ?
-Est-elle pressée de me voir ?
-Les deux ?
-C'est possible !... •



Guillevic (1907–1997)

Guillevic est né le 5 août 1907 dans le Morbihan, à Carnac, près des alignements de menhirs disposés là par les hommes du Néolithique. Il est élevé par une mère très sévère et un père gendarme qui comprennent mal sa grande sensibilité. Tôt dans sa vie, il écrit des poèmes, ce qui ne plaît pas à sa mère, qui le gifle. Il n'aime pas son prénom et choisit de ne pas le conserver quand il écrit ; il prend alors son unique patronyme, Guillevic, comme nom de plume. Durant la Seconde Guerre mondiale, il invente une nouvelle forme de poésie, construite autour de vers extrêmement courts. Ses thèmes préférés sont en relation avec les souvenirs d'enfance, la trace laissée en nous par les divers événements, même mineurs, de la vie. En 1961, il écrit et publie un recueil au ton très novateur, intitulé Carnac.

En 150 poèmes de longueur variable, parfois brefs ou très brefs, il rend hommage à son village breton natal, à la beauté de ses paysages, à la présence permanente de la mer qui fascine depuis toujours les femmes et les hommes. Ces poèmes sont aussi une tentative de réflexion sur la signification des menhirs partout présents sur le territoire de la commune. Guillevic a aussi passé toute sa vie adulte à lutter contre l'injustice sociale. Certains de ses poèmes, inspirés par son militantisme de longue date au sein du Parti Communiste français font l'éloge vibrant de l'égalité entre les hommes et de l'idéal de fraternité qui se devrait de les rassembler.

Mer au bord du néant,
Qui se mêle au néant,

Pour mieux savoir le ciel,
Les plages, les rochers,

Pour mieux les recevoir.
(...)

Ils ne sont pas tous dans la mer,
Au bord de la mer,
Les rochers.

Mais ceux qui sont au loin,
Égarés dans les terres,

Ont un ennui plus bas,
Presque au bord de l'aveu. (...) •

*Carnac,
Gallimard,
1961*

Église de Carnac

Qui est comme un rocher

Que l'on aurait creusé

Et meublé de façon
À n'y avoir plus peur.
(...)

Pour se faufiler

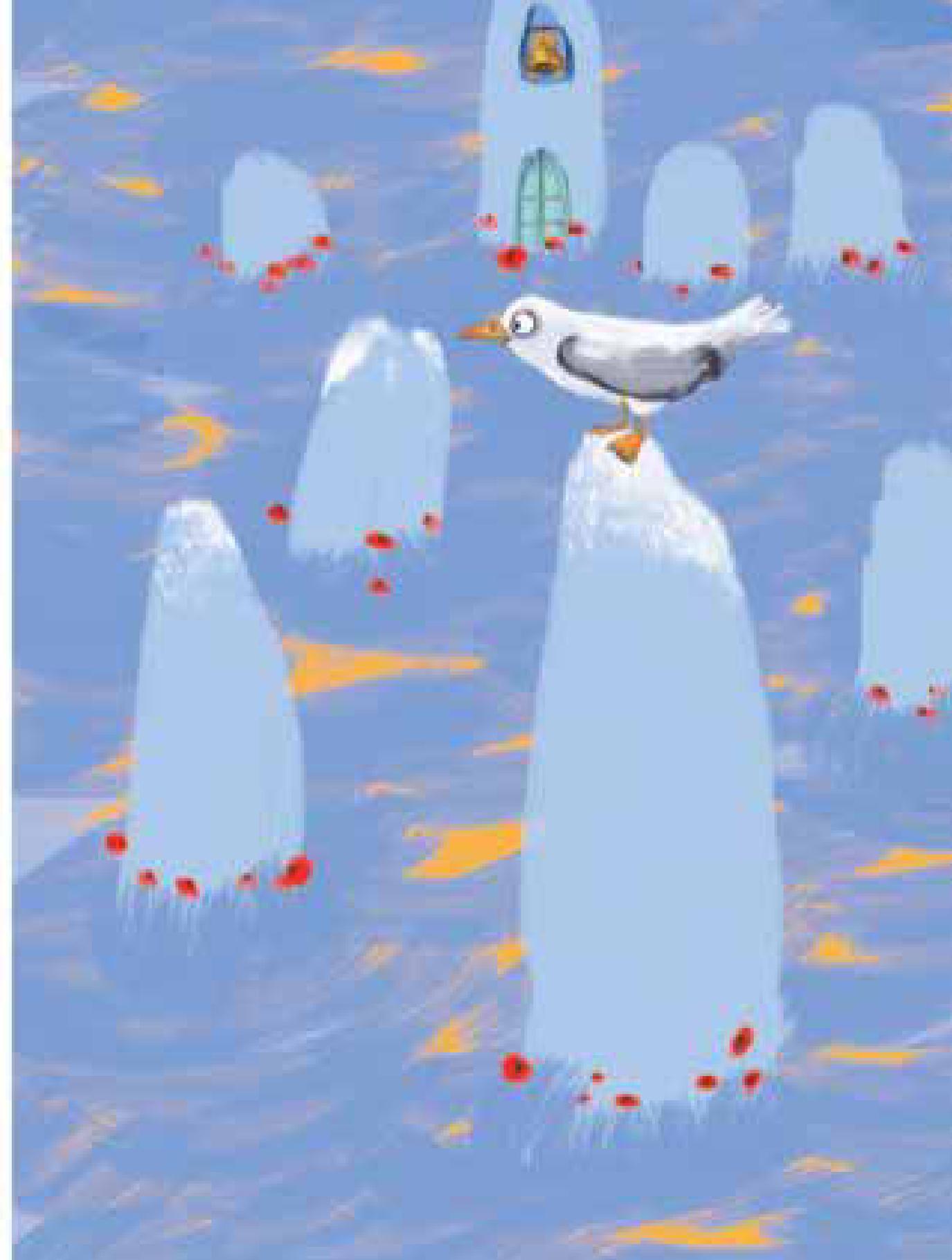
Dans l'étroit cana

Qui menait au port avant les bassins,

Elles se pressaient, tes vagues,
Lors de la marée,
Elles se bousculaient.

Elles avaient besoin
Que l'infinimental
Soit fini pour elles.
(...) •

*Carnac,
Gallimard,
1961*



Le menuisier

J'ai vu le menuisier
Tirer parti du bois.

J'ai vu le menuisier
Comparer plusieurs planches.

J'ai vu le menuisier
Caresser la plus belle.

J'ai vu le menuisier
Approcher le rabot.

J'ai vu le menuisier
Donner la juste forme.

Tu chantais, menuisier,
En assemblant l'armoire.

Je garde ton image
Avec l'odeur du bois.

Moi, j'assemble des mots
Et c'est un peu pareil. •

*Terre à bonheur,
Éditions Seghers,
1952*

